Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **17 (1909)**

Heft 67

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

R. Allier, G. Belot, etc.: **Morales et Religions**, Paris, Alcan, in-8°, 6 fr., 1909.

Morale et religion, ces deux termes qui paraissent si simples, sont cependant très compliqués lorsqu'on veut en approfondir soit l'origine, soit le contenu. Ce sont là des problèmes capitaux, que l'homme a intérêt à bien comprendre. La morale et la religion sont-elles des choses identiques et inséparables, ou distinctes, ou même séparables? Ont-elles une origine sociale ou individuelle? ou l'une et l'autre? En un mot, quels sont les rapports de ces deux éléments nécessaires de la société? Puis, comment faut-il apprécier les différentes morales et les différentes religions qui sont en conflit dans le monde? Des penseurs ont voulu tenter d'élucider ces questions, et pendant l'année scolaire 1907-1908 ils ont fait dans ce but, à l'Ecole des Hautes Etudes, des conférences très instructives, très incomplètes, il est vrai, mais utiles, pleines de choses, qu'il faut lire et méditer. Si la presse est souvent frivole et attristante, des livres comme celui-ci sont réjouissants. Les sujets traités sont: Morale et religion (G. Belot), la Morale juive (Dorison), la Morale des prophètes (R. Lods), Morale et religion dans l'antiquité grecque (A. Croiset), Morale de l'Evangile (W. Monod), Morale de St. Paul (E. de Faye), Rencontre du christianisme et de l'hellénisme (A. Puech), Morale de l'islam (Carra de Vaux), Luther (E. Ehrhardt), Morale des Quakers (R. Allier), Morale japonaise (Challaye). Je ne saurais suivre ici pas à pas chaque conférencier, mais je peux certifier aux lecteurs qu'ils auront plaisir et surtout profit à le faire.

E. M.

J. Baruzi: **Leibniz,** avec de nombreux textes inédits. Paris, Bloud, in-16, 386 p., 5 fr., 1909.

M. Baruzi est un des explorateurs de la Bibliothèque royale de Hanovre où la plus grande partie de l'œuvre de Leibniz demeure enfouie, encore inédite. Il a déjà publié un volume sur *Leibniz et l'organisation religieuse de la Terre*[1]). Le présent volume contient une introduction trop longue, diffuse et souvent obscure. La pensée de l'auteur paraît avoir été qu'on peut retrouver dans le leibnizianisme une interprétation vivante des notions chrétiennes. On le croira sans peine. Les textes qui suivent précisent l'attitude religieuse de Leibniz. Signalons, en particulier, les idées d'expansion religieuse et l'intuition de l'Extrême-Orient, les idées d'union religieuse, l'utilisation des forces religieuses, où l'on trouve un projet de transformation de l'ordre des jésuites (p. 217), une note sur la réforme par l'éducation, un rêve de transformation monastique, etc.; puis des remarques sur la transsubstantiation (p. 248-262), avec beaucoup de subtilités pour expliquer des textes de l'Ecriture qu'il serait très facile de bien comprendre si l'on voulait les bien comprendre. Puis, des textes sur le miracle et la prière, sur les intuitions de l'univers, sur la vie mystique, etc.

Il y a toujours profit à méditer les pensées religieuses de Leibniz, bien que, lui aussi, ait commis des abus de comparaisons, de métaphores peu claires qu'on est enclin à traiter comme des arguments et qui n'en sont pas. Nos lecteurs remarqueront surtout les textes relatifs à l'union religieuse, à l'autorité de l'Eglise (p. 176-181), à la méthode dans la controverse (p. 185-189), à la catholicité, à la synthèse, etc.

« L'essence de la catholicité, dit Leibniz, n'est pas de communier extérieurement avec Rome; autrement, ceux qui sont excommuniés injustement cesseraient d'être catholiques malgré eux, et sans qu'il y eût de leur faute. » Leibniz affirme qu'il n'y a pas moins de dévotion chez les protestants que chez les catholiques (p. 192). Les catholiques et les protestants ont tort de se suspecter et de s'accuser réciproquement sous ce rapport; c'est chez tous l'effet d'une secrète vanité. Rome, en tout cas, en exigeant des gens ce qu'ils ne peuvent accorder, met

---

[1]) Voir la *Revue* d'avril 1907, p. 386-389.

obstacle à l'unité et «se rend coupable de schisme». «Ainsi, un des plus grands services qu'on peut rendre à l'Eglise est celui de disposer les esprits à faire chacun de son côté tout ce qui se peut pour lever le schisme malheureux» (p. 193).

Certes les textes inédits que l'on publie sont intéressants, mais nous montrent-ils, comme leurs éditeurs l'affirment, un Leibniz vraiment nouveau? Jusqu'à présent, il ne paraît pas. Je ne vois encore que la confirmation des idées très connues que nous avons sur la religion de Leibniz. Son esprit de conciliation a été très grand; néanmoins il a échoué devant les prétentions injustifiables de Rome. Nous en sommes encore au même point. D'où l'on devrait conclure, ce semble, que l'union doit être cherchée *d'abord* là où elle est possible, c'est-à-dire *en dehors de Rome*. Lorsque Rome se verra isolée et en présence d'Eglises fortement unies, elle commencera à mieux sentir sa faiblesse; peut-être reviendra-t-elle alors à des sentiments sensés et chrétiens; sinon, elle disparaîtra par la force du progrès des autres communions. E. M.

Dr. G. A. van den Bergh van Eysinga: **Indische Einflüsse auf Evangelische Erzählungen.** 2. verb. Auflage. Göttingen 1909. Vandenhoeck & Ruprecht. 118 S. Mk. 3. 60.

Dem Verfasser — Privatdozent an der Universität Utrecht — kommt zunächst das Verdienst zu, in der vorliegenden Arbeit (Heft 4 der Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testamentes) das in Frage stehende Material mit grosser Gelehrsamkeit gesammelt und gesichtet zu haben. Zu letzterem rechnen wir insbesondere die grundsätzliche Ausscheidung aller sogenannten Parallelen, die nur aus dem allzu grossen Eifer hervorgesucht worden sind, das Christentum eigentlich als einen Ableger des Buddhismus darzustellen. Wie in diesem Verfahren, so zeigt sich der Verfasser aber auch sonst in seinem Urteil durchaus massvoll und macht dadurch den Wert seiner Studie zu einem bleibenden. Er gibt selbst zu, dass die von ihm behandelten Parallelen „nicht für jeden dieselbe, für manche vielleicht gar keine überzeugende Kraft besitzen". Ein wichtiges Kriterium für die Beurteilung von Ähnlichkeiten bildet die Feststellung, ob sie zu der indischen

Umgebung, in der sie sich finden, besser passen als in den Zusammenhang der christlichen Evangelien. Sehr viele scheinbare oder wirkliche Parallelen scheiden aber aus, weil sie dem gleichartigen geistigen Milieu zugeschrieben werden müssen, in dem die Stifter des Buddhismus und des Christentums auftraten, oder weil sie aus der Verwandtschaft der beiden Religionen als universalistischer sich erklären lassen. Einbezogen in die Untersuchung sind auch neutestamentliche Apokryphen.

G. M.

Dr. Karl Beth: **Urmensch, Welt und Gott.** Gross-Lichterfelde-Berlin 1909. Edwin Runge. 89 S. Mk. 1. 50.

Der für eine Verbindung des positiven Christentums mit den Errungenschaften der modernen Naturforschung unermüdlich tätige Verfasser bietet hier in zwei Vorträgen Unterlagen und Weiterführungen zu seinem (in der Revue 1909 Nr. 66, S. 388 besprochenen) grossen Werke „Der Entwicklungsgedanke und das Christentum". Der erste Vortrag untersucht die Frage nach der Urreligion der Menschheit mit dem Ergebnis, dass diese *keine* animistische, sondern ein relativ monotheistische gewesen ist. — Die zweite Abhandlung gibt zunächst eine Darstellung des dogmatisch-christlichen Weltbegriffs vor allem in der Anschauung Jesu, wonach das Weltgeschehen als die ununterbrochene Willens- und Kraftäusserung des lebendigen, Zwecke verwirklichenden Gottes zu betrachten ist. Ihm gegenüber wird das heutige wissenschaftliche Weltbild bezeichnet als die durch den Fortschritt der Naturwelterforschung ermöglichte Auffassung der Naturwelt, wie sie teils aus den Tatbeständen direkt und ohne jedes Aufkommen eines Zweifels abgelesen werden kann, teils durch verbindende Hypothesen vervollständigt wird. Solche unabweisbare Tatsache ist die Entwicklung bezw. Deszendenz, die in ihrer richtigen Anwendung auf das dogmatische Weltbild zeigt, „wie der Allmächtige oder Allweise von Anfang oder von Ewigkeit mit der Schöpfung einen bestimmten Plan durch Entwicklung realisieren wollte, den wir allerdings nicht durchschauen, dessen Vorhandensein aber deutlich wird." G. M.

Biblische Zeit- und Streitfragen zur Aufklärung der Gebildeten. Herausgegeben von D. Fr. KROPATSCHECK. Verlag von Edw. Runge, Gross-Lichterfelde-Berlin. Die IV. Serie, Heft 10, 11 und 12. V. Serie, Heft 1, 2, 3:

Mag. Karl GIRGENSOHN: *Seele und Leib.* 38 S. 50 Pfg. — Der Verfasser, Professor an der Universität Dorpat, will eine philosophische Vorstudie zur christlichen Weltanschauung geben. Der empirische Tatbestand des schwierigen Problems wird dahin erklärt, dass, entgegen der Meinung, die Seele sei mit dem Nervensystem identisch oder, materialistisch ausgedrückt, sie sei eine Funktion oder ein Produkt desselben, der physiologische Nervenprozess und die psychischen Funktionen als fundamentale Grössen auseinandertreten. Die weitere Schwierigkeit ist nun die Erklärung des Verhältnisses dieser beiden Funktionen, ob *dualistisch* „als Wechselwirkung zweier autonomen Sphären" oder *monistisch* als „Parallelismus und Identität", wo beide Funktionen immer einander parallel laufen, ohne sich gegenseitig hervorzurufen, sie sind identisch, „nur von verschiedenen Seiten betrachtet". Hierbei handelt es sich für die christliche Anschauung nur um den idealistischen Monismus, der auch den Tatsachen des Geisteslebens Rechnung zu tragen vermag. Beide Theorien haben ihre Mängel, aber keine ist nach Girgensohn unbrauchbar für eine metaphysische Weltanschauung und beide können so ausgebaut werden, dass sie mit dem spezifisch christlichen Seelenglauben vereinbar sind.

Lic. Dr. A. W. HUNZINGER: *Die religionsgeschichtliche Methode.* 36 S. 50 Pfg. — Die Schrift legt Arbeitsweise und Ziel der religionsgeschichtlichen Methode vor allem an den Worten eines ihrer Hauptvertreter, Professor E. Troeltsch, dar, die in konsequenter Durchführung ihres Hauptprinzips, der *Immanenz,* die Religion nur noch als etwas Innerweltliches übrig lässt, als eine Summe von Vorstellungen vom Übernatürlichen, die aus der Welt stammen und in die Welt gebannt bleiben. Dieser Antisupranaturalismus ist nicht nur eine Relativierung, sondern eine vollständige Aufhebung des Christentums als geoffenbarter Religion. Hunzinger weist aber nach, dass die Anhänger der religionsgeschichtlichen Methode sich selbst nicht konsequent bleiben, sondern nach subjektiver Religionsauffassung der histo-

rischen Methode wieder dogmatische Grenzen ziehn, die einen allgemeinen Supranaturalismus begründen. In Wirklichkeit ist festzustellen, dass es sich in der Religion um Tatsachen und Erfahrungen des *Glaubens* handelt, die sich nicht durch einen Federstrich des Methodikers hinwegwischen lassen, die Grenzen historischer Feststellbarkeit sind nicht auch die Grenzen historischer Geschehensmöglichkeit. Demnach hat die religionsgeschichtliche Methode ihr volles Recht als Regulative der Feststellbarkeit, aber nicht als Konstitution der Wirklichkeit.

Herm. WERNER: *Die psychische Gesundheit Jesu.* 64. S. 70 Pfg. — Wenn die Behauptung, Jesus sei psychisch bez. physiologisch abnorm gewesen, überhaupt ernst zu nehmen wäre, so könnte man die vorliegende Schrift aktuell nennen. Jedenfalls muss man dem Verfasserrecht geben, wenn er es als notwendig betrachtet, da nun einmal obiger Vorwurf erhoben wurde, dagegen Stellung zu nehmen. Er löst seine Aufgabe in eben so interessanter als gründlicher Weise, wozu er als früherer Geistlicher an einer grossen Irrenanstalt vorzüglich berufen war. Zum Teil in schlagender Widerlegung gegen die Behauptungen von Dr. Lomer und Dr. Rasmussen werden die Fragen beantwortet, ob Jesus Paranoiker, Epileptiker, Ekstatiker, Schwärmer oder sonst abnorm gewesen sein könnte. Hierbei bietet W. aus seiner praktischen Erfahrung eine Fülle von Belegen. Das Ergebnis lautet, dass man sich vergeblich bemühen wird, in der Geschichte eine Persönlichkeit zu entdecken, auf die der leibliche und geistige Gesundheitsbegriff, als das harmonische Zusammenwirken und Gleichgewicht aller leiblichen und seelischen Kräfte, eine solche Anwendung findet als wie auf Jesus: „Hier ist auch in dieser Beziehung ein Ecce homo ohne Gleichen. Ihm, dem Sündlosen, sind wir genötigt, auch hinsichtlich der psychischen Gesundheit die Palme zu reichen.“

D. C. Franklin ARNOLD: *Gemeinschaft der Heiligen und Heiligungs-Gemeinschaften.* 35 S. 50 Pfg. — Die Abhandlung geht von dem uralten Bekenntnis der communio sanctorum aus und stellt die Versuche, diese zu organisieren, grundsätzlich nach der Ordnung fest, ob eine Sach- oder Personalgemeinschaft und eine Verbindung mit der organisierten Kirche oder eine

Trennung von ihr erstrebt wurde oder sich bildete. Diese Versuche und Bildungen werden dann in geistvoller Weise durch die Kirchengeschichte vom Urchristentum an bis zur neusten Gemeinschaftsbewegung hin skizziert. Aus den Schlussfolgerungen haben uns besonders die folgenden interessiert: „Den (bei der angeblichen Organisation der communio sanctorum) kirchenzersetzenden Elementen, die so viel von der einen Herde unter dem einen Hirten phantasieren, wird es vielleicht zu spät klar werden, dass eine bei ihnen wenig gekannte Macht von der Dekomposition der Landeskirchen den grössten Vorteil ziehen wird, die Macht nämlich, in deren Dienst der grosse Organisator Bonifazius arbeitete, als er den lyrischen Individualismus der irischen Missionare zertrümmerte: *Rom.*"

D. Ernst SELLIN: *Die israelitisch-jüdische Heilandserwartung.* 84 S. Mk. 1. — Unter dem Titel der Schrift verbirgt sich das, was man gewöhnlich messianische Weissagungen nennt. Beide Ausdrücke sind nach dem Verfasser viel zu eng, da es sich in den betreffenden alttestamentlichen Stücken weder bloss um Weissagungen noch bloss um Messianisches handelt: „Der falsche Titel hat lange die Erkenntnis hintangehalten, dass es sich um *eine* grosse, die ganze israelitisch-jüdische Geschichte durchziehende, aber sehr verschiedene Formen annehmende Rettererwartung handelt, die in Jesus Christus ihr gottgewolltes Endziel erreicht hat." Die schöne Arbeit ist durch die wörtliche Wiedergabe sämtlicher Stellen und durch die Hineinbeziehung des altorientalischen Hintergrundes der israelitischen Erwartung besonders wertvoll und anziehend. G. M.

A. CAUSSE: **L'évolution de l'espérance messianique dans le christianisme primitif.** Paris, Fischbacher, in-8°, 250 p., 5 fr., 1908.

Ce sujet est difficile. L'auteur l'a traité avec sérieux et science. Il a étudié la pensée religieuse des Juifs et du milieu dans lequel Jésus est né et s'est développé. Les Juifs avaient une conception particulière de leur mission politique, nationale et religieuse. Ils avaient pour roi Dieu, leur Dieu, qui devait leur envoyer un Sauveur, un chef, un roi: le Messie. J.-C. a

accepté ces traditions et ces espérances, et il s'est cru le vrai Messie, non le messie politique et national des Juifs, mais le Messie envoyé par Dieu non seulement aux enfants d'Israël, mais à tous les hommes, à tous les enfants de Dieu. De là le caractère humain et universel du messianisme de Jésus.

Une des grandes difficultés de cette question est dans le langage oriental, à la fois babylonien, persan et juif aussi, des documents apocalyptiques des siècles qui ont précédé immédiatement J.-C. J.-C. a parlé le langage de son peuple et de son temps. Il y a donc dans ses discours sur l'avènement du Messie, sur la fondation et l'extension du royaume de Dieu, il y a des images apocalyptiques qu'il faut exactement comprendre. Les uns les ont prises à la lettre, d'autres dans un sens figuré et spirituel: de là de gros malentendus, qui ont éclaté dès les temps apostoliques et qui se sont maintenus, développés même, au IIe siècle, époque de travail ardent, de gnosticisme et de syncrétisme, d'où est sortie la théologie chrétienne primitive, très imparfaite forcément et que l'on cherche aujourd'hui à préciser de plus en plus.

Le travail de M. Causse est une précieuse contribution, qu'il faut consulter. Elle est incomplète, et peut-être n'entre-t-elle pas assez dans les détails. Le côté judaïque de la pensée du Christ y est peut-être plus visible que le côté divin et providentiel du Fils de Dieu. Il est difficile d'embrasser toute l'étendue de la question. On méditera avec fruit nombre de pages, notamment les pages 69-85. E. M.

Otto Gerlach: **Grundzüge der Pädagogik. Für Seminare, Lehrer und Lehrerinnen.** Breslau, Karl Dülfer.

I. Teil, 1. Abteilung. Leitfaden der pädagogischen Psychologie und Logik für Seminare. Mit 37 Abbildungen. Breslau 1907. VIII und 256 S. Mk. 2. 80, in Halbleinenband mit Titel Mk. 3. 20.

I. Teil, 2. Abteilung. Allgemeine Unterrichtslehre. Breslau 1909. VII und 148 S. Mk. 1. 80, in Halbleinenband mit Titel Mk. 2. 20.

Das Werk ist in erster Linie für Zöglinge der Lehrer- und Lehrerinnenseminare bestimmt. Der Stoff ist übersichtlich

gegliedert; die in zahlreichen Fussnoten gegebenen Hinweisungen, zumeist in Frageform, sind geeignet, das Verständnis und die Anwendung des im Texte Mitgeteilten zu fördern und fruchtbar zu machen. Fremdsprachliche termini technici werden in Anmerkungen nach Möglichkeit verdeutscht; gelegentlich werden auch deutsche Wörter durch etymologische Erklärung zum bessern Verständnis gebracht. Der Druck ist gut, der Preis ist wohlfeil.

Die erste Abteilung, „Psychologie und Logik", ist in der gegebenen Ausdehnung für den Anfänger wohl zu weitläufig und schwierig. Immerhin aber sind die aus den theoretischen Darlegungen gezogenen Nutzanwendungen beherzigenswert und bieten meist gute Fingerzeige, so dass der Zögling und auch der Lehrer manches für ihn Wertvolle und im Unterrichte Brauchbare hier finden wird, wenn er auch von diesem oder jenem absehen kann, was ausserhalb seiner Sphäre liegt.

Die zweite Abteilung enthält die „allgemeine Unterrichtslehre", umfasst also namentlich die Methode des Volksschulunterrichts. Der Lernende findet hier alles für seinen spätern Beruf Notwendige in geschickter Gruppierung und fasslicher Darstellung beisammen, aber auch der bereits im Amte stehende Lehrer wird mit Befriedigung und Nutzen von den Regeln Kenntnis nehmen, nach denen er bisher schon seine Praxis eingerichtet hat. Am Schlusse der einzelnen Kapitel wird jeweils das dort Entwickelte in kurze Unterrichtsgrundsätze zusammengefasst, deren im ganzen zehn gewonnen werden, und die im Anhang der leichtern Übersicht wegen im Zusammenhang abgedruckt sind. Dass Gerlach die „Methode" nicht überschätzt (wie es hier und da geschieht), zeigt der 10. Unterrichtsgrundsatz in erfreulicher Weise: „Weit über der Beobachtung des schliesslich doch immer dürren Regelwerkes für Unterrichtsstoff und objektive Unterrichtsmethode steht das Gewinnen der rechten Lehrweise (der subjektiven Methode) als des Ausdruckes der warmherzigen und lebenspendenden vorbildlichen Lehrerpersönlichkeit."

Möge das Werk dem Leser Anregung und Förderung bringen! D.

Et. GIRAN: **Jésus de Nazareth,** notes historiques et critiques, 2e édit. Paris, E. Nourry, in-12, 205 p., 2 fr. 50, 1909.

Cet ouvrage est, dans la pensée de l'auteur, un simple *Manuel scolaire* de critique et d'histoire concernant Jésus de Nazareth. Que l'auteur n'ait voulu être qu'objectif, c'est incontestable; mais qu'il n'ait pas trop taillé l'arbre à droite et à gauche, ceci paraîtra douteux à plusieurs. De tels ouvrages ne peuvent pas se discuter dans les détails, dans une simple notice bibliographique; c'est un autre ouvrage qu'il faudrait écrire. L'auteur a procédé avec une grande franchise (p. 4), et il a exposé clairement sa pensée au sujet des sources de la vie de Jésus, de son enfance, de sa vie avant le ministère, de son activité en Galilée, de ses derniers jours, et des récits de la résurrection. Il considère le christianisme non pas comme *une* religion, mais comme *la* religion, nouvelle alliance qui doit être plus qu'un dogme et qu'un culte, à savoir: une Vie, la vie de Dieu manifestée dans l'humanité par des pensées, des sentiments, des paroles et des actes conformes à l'idéal moral (p. 198); religion d'amour, fondée sur les trois grandes vérités suivantes: Dieu nous aime, nous sommes les enfants de Dieu, les hommes enfants de Dieu sont frères. Enfin la foi est libre, et l'Evangile du Christ est la proclamation de la souveraineté de la conscience (p. 200). Evidemment, l'auteur parle de la conscience éclairée et droite.

E. M.

Albert HOUTIN: **Evêques et Diocèses,** IIe série. Paris, chez l'auteur, 18, rue Cuvier, V. 1909, in-12, 183 p., 2 fr.

Cette seconde série de portraits épiscopaux et de descriptions diocésaines, n'est pas moins intéressante que la première, bien qu'on n'ait pas toujours la bonne fortune d'avoir à signaler et à peindre des hommes comme le cardinal Perraud. Dans ce second volume, la figure féminine de Mgr de Cabrières a son attrait propre. Si l'occasion qui l'a déterminé à se lancer dans le clergé ne paraît pas très divine, en retour sa fidélité royaliste n'est pas très commune. M. Houtin traite M. de Cabrières avec des égards particuliers.

Pas plus que M. Houtin, je ne m'amuserai à faire des « personnalités » au sujet des évêques Latty (Châlons), Dela-

maire (Cambrai), Henry (Grenoble), Jauffret et Gieure (Bayonne). M. Houtin vise plus haut et il a raison: il vise à faire de l'histoire exacte et authentique. De là sa sobriété dans la production de ses documents, toujours certains. Les insinuations sortent elles-mêmes des faits, et les choses parlent assez pour qu'on n'ait pas besoin de les faire parler.

Les lecteurs sans foi qui ne cherchent qu'à rire du cléricalisme comme on rit des palinodies du monde politique, sont servis à souhait. Mais ceux qui voudraient voir dans des évêques des représentants sérieux de la religion, sont navrés d'avoir à constater que tel, qui, pour arriver à l'épiscopat, jouait au libéral, a répudié ce même libéralisme dès qu'il n'en a plus eu besoin et dès qu'il a fallu plaire à un pape antilibéral. Et aussi, en quoi peut bien consister l'épiscopat religieux des évêques qui font de la politique, qui veulent en faire et qui poussent leur clergé à en faire? Et quelle politique! Politique essentiellement réactionnaire, outrée, fanatique, abominable. Que dire, par exemple, de ces paroles sur des lèvres épiscopales: « Dans notre résistance, nous irons jusqu'au bout; nous ne reculerons devant rien, pas même devant l'assassinat... (p. 67). J'applaudis et je salue la matraque; elle est la sœur cadette de la faux vendéenne, avec laquelle vos pères ont opéré des prodiges de valeur. Vive la matraque » (p. 68)!

Ces hommes qui confondent l'ordre avec la violence et la religion avec la politique, confondent aussi le divin avec l'humain, Dieu et le pape. « Dans l'Eglise, dit M. Gieure, le pape, qui en est le chef visible, ne fait qu'un avec J.-C., le chef invisible. Tous deux agissent, gouvernent, enseignent ensemble. *Quand le pape parle, c'est J.-C., c'est Dieu qui parle;* quand le pape gouverne, c'est la sagesse et la force même de J.-C. qui agissent en lui et par lui. Et voilà pourquoi, *en dehors du pape, il n'y a pas de vérité* » (p. 139). Et encore: « Si J.-C. n'est pas Dieu, il n'y a pas de Dieu... Si J.-C. n'est pas Dieu, il n'y a pas de religion vraie et je pourrais ajouter: Dieu n'existe pas » (p. 146). Ainsi le pape et J.-C. ne font qu'un; nier J.-C., c'est nier Dieu; donc nier le pape, c'est aussi nier Dieu!

De telles aberrations ne se réfutent pas. A la page 52, M. Houtin parle de prélats « qui ne croient ni à Dieu ni à diable ». Voilà le milieu dans lequel on est conduit lorsqu'on

voudrait n'apercevoir que de véritables hommes de Dieu. Voilà les hommes qui font l'histoire de l'Eglise de France actuelle. Voilà les prélats selon le cœur de Pie X. N'insistons pas.

St. Justin : **Le dialogue avec Tryphon, T. I**; texte grec, traduction française et notes par M. G. Archambault. Paris, A. Picard, in-12, 362 p., 1909.

Il est regrettable que ce volume ne contienne pas tout le Dialogue en question : de la sorte, l'opinion du lecteur ne peut pas être complète. Elle est toutefois formée, et solidement, par tout le contenu du volume, qui est, en effet, très caractéristique. Le juif Tryphon soutient sa thèse avec obstination, mais sans la démontrer. Justin, du moins, n'en relève pas la force. Au contraire, il l'affaiblit manifestement et triomphe à bon compte. Le lecteur impartial est vraiment étonné qu'un « philosophe » comme Justin montre si peu de philosophie, et surtout qu'il use d'une exégèse aussi faible. M. Archambault lui-même est contraint d'avouer, à maintes pages, les méprises et les erreurs de Justin, voire même ses « incohérences ». Justin ne savait pas l'hébreu et il prétendait mieux traduire la Bible que les Juifs mêmes. Il prend les textes à la lettre naïvement, sans être au courant des hébraïsmes ; il interprète les comparaisons et les images des prophètes avec un arbitraire extraordinaire. La critique la plus élémentaire lui fait manifestement défaut. Il faut donc rabattre considérablement de la prétendue valeur dogmatique faussement attribuée à Justin. Sa sainteté n'est pas en question, mais sa science. Le malheur est qu'il a été suivi par des disciples, par Tatien, par Irénée, par Tertullien, etc. Ainsi s'est implantée une tradition qui date à peu près de lui et qui n'est certainement pas la reproduction exacte du christianisme primitif. Il est un tournant théologique. Son explication de la divinité de J.-C. n'est déjà plus la primitive. Tryphon le lui fait remarquer, et il reconnaît, en effet, que des chrétiens expliquent cette divinité autrement, mais il répond qu'il n'est pas de leur avis, et, pour les réfuter, il cite des textes de l'A. T., qu'il interprète très arbitrairement. Le dogme de la divinité de J.-C., certes, n'est pas ébranlé ; mais l'explication théologique de Justin est loin d'être prouvée. Quand il

cite un *mot*, une *parole* de Dieu dans l'A. T., il dit le *verbe* et tend à transformer ce verbe, cet *effatum*, en une personne divine distincte de Dieu-Père, mais il ne fournit aucune preuve péremptoire; et il fait de cette personne une personne divine préexistante à la création, personne qu'il appelle très librement le « second Dieu ». Et il reste dans ce dualisme; il n'a pas encore l'idée de la Trinité telle qu'elle a été formulée plus tard. Le Saint-Esprit n'est pas, à ses yeux, distinct de son Verbe.

Bref, la lecture de ce volume est très instructive, très importante, pour montrer combien le dogme chrétien doit être distingué de la théologie, et comment cettre première évolution justinienne de la théologie est loin d'avoir été heureuse. On en palpe en quelque sorte toutes les parties faibles, et, sur plusieurs points, toutes les erreurs. C'est ainsi qu'il y a eu tradition et tradition, et que la pratique du critérium catholique: *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est,* est la seule manière de dégager le vrai dogme des faux systèmes théologiques qui se sont succédé du IIe siècle aux siècles suivants et jusqu'à nos jours. Défendons la tradition universelle constante et unanime; elle est la seule vraie. Richard Simon avait raison, et la thèse de Bossuet apparaît de plus en plus captieuse et sophistique. E. M.

Rev. Cl. Kempson: **The Church in Modern England,** being a Study in ecclesiastical politics. London, I. Pitman, 215 p., 1909, 3/6 net.

L'auteur est un admirateur du mouvement d'Oxford et de tous les « revivals » anglais. Il parle longuement du revival théologique, sans beaucoup préciser en quoi il consiste. Il insiste surtout sur le revival liturgique et sur les questions de cérémonial; c'est dire qu'il attache une très grande importance aux actes extérieurs et rituels. L'Eglise anglicane lui paraît appelée à une grande extension et à un grand rôle. Voit-il clairement les défauts qu'elle devrait corriger dans ce but? Peut-être. Il s'exprime ainsi: « In these circumstances there may be some use in the question: Quo vadis? being raised by one with whom the generality of readers will not see eye to

eye, especially if, as I venture to think is the case, our great handicap is the party system. I have the more hope of this for the fact that I have nothing to say against the diversities of temperament in one fold, but only deplore that the advantages of mutual influence and correction of balance which should result from the beneficent inclusion of diverse temperaments is lost by the thing that I hate, their crystallisation into set parties. » Aucune question n'est traitée à fond; l'auteur ne semble pas très au courant de la théologie française; il cite même (p. 90) le *Manuel des confesseurs* de Gaume.

Emile Mâle: **L'Art religieux du XIIIe siècle en France.** Etude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration. Paris, Colin, in-4°, 20 fr. — **L'Art religieux de la fin du moyen âge en France,** in-4°, même éditeur, 1908.

Ces deux volumes sont des volumes de luxe: papier, gravures, etc., tout y est remarquable. Que l'auteur et l'éditeur me permettent de commencer cette simple notice bibliographique par un vœu, à savoir: que les deux volumes en question deviennent une édition *populaire,* avec un nombre de gravures encore plus grand, de manière à mettre le texte en pleine lumière. Cet ouvrage est tellement instructif sur la religion au moyen âge, sur la manière dont les artistes et les théologiens ont compris le christianisme à cette curieuse époque, que ce serait grand dommage si l'exceptionnelle érudition dont ces deux volumes sont remplis, restait enfouie dans un luxe qui la paralyse forcément. De tels ouvrages devraient être entre les mains de tous les étudiants des universités; ils devraient être lus, contrôlés, commentés, car ils sont pleins de faits et de conséquences.

En lisant attentivement M. Mâle, on a la preuve que les artistes du XIIIe siècle et des siècles suivants ne furent point des satiriques révoltés, mais des esprits sincères et libres, presque toujours religieux avec naïveté, ayant leur conception bien à eux de l'histoire du monde, du christianisme, de l'Eglise, de la vie chrétienne. Ils ont exprimé dans leurs œuvres d'art leurs sentiments, leurs conceptions, tels que les théologiens les

leur suggéraient. Leurs sources étaient la *glose ordinaire* de W. Strabon, que Nicolas de Lire compléta au XIVe siècle; le *Rational des divins offices* de G. Durand, où était la liturgie symbolique; le *Speculum ecclesiæ* d'Honorius d'Autun, l'*Historia scolastica* de Pierre Comestor, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, le *Speculum naturale* qui résume la science du monde physique, celle du monde moral dans le *Speculum morale*. Et la *Somme* de Thomas d'Aquin est la grande cathédrale théologique!

Donc toute la religion du moyen âge est fondée sur des légendes et sur des apocryphes. Ces œuvres n'ont pas été fabriquées dans un but de scepticisme et de mensonge, mais de piété. Les âmes ne pouvaient pas se contenter du peu que contenaient les Evangiles canoniques; elles avaient besoin de se rendre compte de ce que Jésus avait dit et fait aux diverses époques de sa vie; même curiosité au sujet de Marie, sa mère, et des apôtres. De là les nombreux apocryphes qui remplirent les premiers siècles. St. Jérôme eut beau tonner contre leurs « deliramenta », et le pape Gélase eut beau les condamner, on s'obstina à s'en nourrir et à y alimenter sa piété.

Pour bien comprendre ce besoin et ce succès des légendes et des apocryphes, il faut connaître aussi le besoin qu'on avait de voir partout du symbolisme. Il n'en était pas de la religion comme d'un simple sujet profane; Dieu et les choses religieuses étaient nécessairement mystérieuses. Il y avait des mystères dans les mots, dans les chiffres, dans les combinaisons des mots et des chiffres, dans certaines phrases magiques, dans les faits, dans les paraboles, dans les allusions, etc. Les payens, les pythagoriciens, les platoniciens, etc., ont poussé la méticulosité dans leurs recherches religieuses à un degré qui dépasse notre imagination aujourd'hui plus rassise. On faisait flèche de tout bois pour essayer de pénétrer le mystère divin. Les gnostiques ont introduit ce symbolisme dans leurs explications des choses chrétiennes; leurs essais de syncrétisme n'ont que trop triomphé dans certaines écoles; de là le scolasticisme subtil et compliqué, qui séduisait les imaginations amoureuses de l'imprévu et de l'extraordinaire. Les artistes ont puisé à pleines mains dans toutes ces élucubrations naïves et ils ont fait des œuvres souvent charmantes. « Sans les apocryphes, la moitié

au moins des œuvres d'art du moyen âge deviendrait pour nous lettre close » (I, p. 305).

Il est impossible d'analyser ici les deux volumes si substantiels et si étonnamment riches de M. Mâle. Il faut les lire et les relire, et surtout les méditer pour se rendre un compte exact de la mentalité religieuse du moyen âge. Ces deux volumes seront une révélation pour les lecteurs attentifs. D'ordinaire, même ceux qui connaissent quelque peu le moyen âge et la théologie scolastique ne les connaissent que très vaguement. Ici ils auront des renseignements détaillés et précis, et surtout ils verront que le système scolastique est un bloc, dont les bases sont très connues et très faciles à contrôler. Les esprits réfléchis et perspicaces ne manqueront pas de bien distinguer le christianisme authentique des Evangiles canoniques, d'avec toute la théologie fantaisiste des apocryphes, les pratiques liturgiques et théurgiques qui ont suivi, etc. J'aurai certainement l'occasion de revenir sur ces deux volumes que je n'ai pu qu'indiquer aujourd'hui. E. M.

Mme Olga Novikoff: **The M. P. for Russia, Reminiscences and Correspondence,** edited by W. E. Stead, 2 vol. London, A. Melrose, 1909.

Cet ouvrage est captivant pour les lecteurs qui s'occupent des choses anglaises et des personnages anglais, étudiés au point de vue russe. L'éditeur Stead a eu la bonne fortune de pouvoir utiliser de nombreux articles dus à la plume de Mme O. N. et une quantité de lettres et de documents précieux émanant des hommes d'Etat et des penseurs les plus éminents de l'Angleterre. Il a pu décrire ainsi un des salons les plus vivants et les plus intéressants de Londres, de 1841 à 1907.

C'est une véritable galerie de portraits de valeur: d'abord, les principaux membres des familles Kiréeff et Novikoff; la famille impériale de Russie et les personnages les plus influents de la cour, ainsi que du monde des lettres et des arts, les Pobédonostzeff, les Aksakoff, les Tourgueneff, les Ignatieff, les Gortschakoff, les Dostoyeffsky, les Skobeleff, les Katkoff, les Verestchagin, etc. Non moins nombreux sont les hommes d'Etat et les écrivains anglais qui ont illustré cette période: lord

Napier, le professeur Tyndall, Kinglake, Freeman, Beaconsfield, le chanoine Malcolm Mac Coll, Gladstone, Granville, Chamberlain, le marquis de Salisbury, le chanoine Liddon, Carlyle, Robert Morier, Froude, Campbell-Bannerman, etc. D'autres étrangers y figurent encore, comme le comte de Beust, Laveleye, etc. La France, on le voit, n'y est pas représentée, et le salon de Mme Novikoff est tout autre que celui de Mme Adam. On devine aisément que tout ce qui touche aux relations entre la Russie et l'Angleterre, et notamment à la question d'Orient et des Balkans, est étudié ici avec un vif intérêt. Mme O. N. a rêvé entre les deux grandes nations une « entente cordiale » ; la créer a été son but. Elle a voulu persuader aux Anglais qu'ils devaient se rapprocher de la Russie, et mieux comprendre les points de vue de cette dernière dans le centre de l'Europe, en Turquie et en Asie. Elle a voulu faire tomber les préjugés des nationalités et des partis, dissiper les hostilités, les haines de races et les sophismes, suivre chaque jour toutes les questions européennes discutées, et les orienter dans ce sens. La tâche n'était pas toujours facile.

L'habile diplomate a déployé toute la perspicacité et toute la grâce féminine possible, tout en étant d'une extrême et même quelquefois d'une rude franchise envers le gouvernement anglais. Absolument maîtresse de son sujet, elle entre dans le détail des questions avec une sûreté de coup d'œil qui souvent étonne. Certes elle est conservatrice, et cependant très ouverte à tout ce que les idées libérales ont de vrai et de fécond. L'entente cordiale, rêvée par elle et réalisée, se continuera-t-elle ? Il est difficile de le prédire. Toujours est-il que c'est déjà beaucoup de l'avoir conduite à ce point. La situation actuelle est loin d'être défavorable aux idées de Mme N.

Les lecteurs de la *Revue* remarqueront surtout les pages où il est question des affaires religieuses, celles surtout qui sont si sympathiques à la cause ancienne-catholique (ch. XXI). Nous l'en remercions vivement. Puisse un prochain avenir couronner les efforts de tant de nobles esprits, en tête desquels il faut placer le frère aîné de Mme N., Son Exc. le général Alexandre Kiréeff, puis les regrettés Ossinine, Joseph Wassilieff, Lopukhine, etc., et notre ami vénéré, l'archiprêtre Yanischeff.

La *Revue* a déjà mentionné la sérieuse sympathie que Gladstone n'a cessé de témoigner à l'ancien-catholicisme [1]). Rappelons ce qu'il écrivait à Mme N. en 1893: «It is quite right and natural that Russia should, like England, feal an interest in the proceedings of the Old Catholics.» Et en 1894: «My interest in the Old Catholics is cordial. A sister of mine died in virtual union with them after having been Roman for over thirty years. I remember suggesting to Dr. Döllinger that their future would probably depend in great measure upon their being able to enter into some kind of solid relations with the Eastern Church. And I earnestly hope this may go forward. Dr. D. agreed in this opinion. The may do great good, and prevent the Latin Church, by moral force, from further extravagances [2]) . . . »

Ce que Gladstone a bien voulu dire à l'avantage de la *Revue* et l'intérêt cordial qu'il a témoigné à son directeur, me touchent de trop près pour que j'insiste.

Les figures féminines qui reflètent la pensée, la religion et le dévouement, dans la mesure qui nous étonne en Mme N., sont rares en Russie et en Angleterre, non moins qu'en France et en Allemagne. Nous ne voulons point établir de comparaison dans une modeste notice dont le but est de rendre un hommage amical et reconnaissant à une femme d'esprit, de cœur et de conscience. Les salons ultramontains de Paris ont cherché à mettre en particulier relief Mme Swetchine et Solovieff; cela nous met singulièrement à l'aise pour glorifier Mme Novikoff et son frère Alexandre Kiréeff, dont les idées sont autrement sûres, toujours marquées au coin du bon sens et de l'orthodoxie chrétienne. Tous deux ont ouvert une grande et belle voie. Nous souhaitons vivement que l'avenir y fasse entrer de nombreuses générations, pour la gloire de leur Eglise et de leur patrie.

Encore deux mots pour terminer: l'un, de Gladstone sur le général Kiréeff: «I rejoice that the Old Catholics have so important a friend in the Orthodox Church.» Et nous, anciens-catholiques, nous nous en réjouissons plus encore. — L'autre, de l'éditeur, pour compléter l'éloge de Mme N.: «The foregoing narrative may lead some reader to imagine that Madame Novi-

---

[1]) Voir les numéros de janvier 1895, p. 137, et de juillet 1898, p. 673-676.

[2]) T. II, p. 429—430.

koff is only a politician and a diplomatist, a grande dame of the salon, and so forth, whereas, while she is all these things, she is primarily and before all else a kind-hearted woman, a devoted mother, and an enthusiastic friend. Of all these things I have said little, but to all who know her they are so prominent her public service seems often to be incidental. » — Voir aussi le *Rochdale Observer Literary Supplement,* April 3, 1909; et dans la *Revue* (Paris, Jean Finot), 1er juin 1909, p. 369—374, l'article de M. Charles Simond.

E. Michaud.

C. Piepenbring: **Jésus historique.** Paris, E. Nourry, in-12, 195 p., 2 fr. 50, 1909.

Le but de l'auteur est de réagir contre le scepticisme antichrétien, de montrer que les Evangiles renferment un fond historique assez large, assez solide pour nous permettre de saisir les traits essentiels de la personne, de l'enseignement et du ministère de Jésus. Tout en admettant plusieurs données de M. Loisy, il en rejette plusieurs conclusions historiques qui lui paraissent erronées. Loin d'être ébranlé dans sa foi par la critique moderne, il tend à soutenir les âmes défaillantes. Dans une première partie, il indique les sources chrétiennes, à savoir: les Logia, le proto-Marc et quelques autres éléments primitifs. Dans une seconde, il caractérise Jésus et son ministère. Comme Jésus n'a pas voulu exposer un *système* théologique, moral, rituel, social ou autre, mais simplement poser les principes fondamentaux de la vraie religion et les règles générales de la vraie morale, il n'est pas nécessaire que nous connaissions *toutes* les paroles de Jésus. Celles que nous connaissons suffisent, en effet, pour nous donner une idée claire de sa doctrine.

Peut-être l'auteur suppose-t-il trop de divergences (il emploie même le mot « altérations », p. 184) entre l'évangile primitif ou l'enseignement même du Christ, et la « théologie apostolique ». Il avoue toutefois que nous pouvons distinguer encore ce qui est originel ou primitif et ce qui ne l'est pas. Nous pouvons donc nous établir sur un terrain solide, le terrain même de la doctrine du Christ, sans la confondre avec les explications des disciples et des théologiens. Le portrait que l'auteur trace de

la personne du Christ et de son caractère, est sobre; il respire néanmoins la foi et l'amour. E. M.

Paul SABATIER: **Les Modernistes.** Paris, Fischbacher, in-18, 257 p., 1909.

Ce volume contient deux parties: la première, qui est composée d'une préface et de quelques conférences sur les modernistes de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre; la seconde, qui renferme: 1° la Supplique d'un groupe de catholiques français à Pie X (p. 123-136); 2° la traduction française du Syllabus de Pie X (p. 137-146); 3° la traduction française de l'Encyclique sur la doctrine des modernistes (p. 147-219); 4° des additions et corrections, et un index alphabétique très détaillé (p. 221-256).

Les documents officiels de la seconde partie sont d'usage courant. Les réflexions de M. P. Sabatier sur le modernisme et les modernistes, sont celles d'un protestant de parfaite bonne foi, qui a été amené par le succès de sa *Vie de St. François d'Assise* à séjourner en Italie et à étudier de près les modernistes italiens, mais qui, par le fond même de sa mentalité protestante, ne comprend pas toujours exactement les choses catholiques et ne sait pas toujours les distinguer des choses papistes. De là, de sa part, des méprises et des conseils pratiques que nous ne saurions approuver. On n'en lira pas moins avec un vif intérêt ce volume où défilent de nombreuses personnalités du jour: petite revue ecclésiastique plus amusante que démonstrative. E. M.

St. Pierre et le pape de Rome. Etude, Ragaz, Waldburger, br. in-8°, 70 p., 1909.

Sérieuse étude, qui sera suivie d'autres (voir la promesse de l'auteur à la page 70). Elle est très documentée, et d'une analyse claire; elle ne laisse à l'ultramontanisme aucune échappatoire; donc solide de fond, sauf peut-être dans quelques détails. Citons quelques passages:

P. 26: « Tout ceci prouve jusqu'à l'évidence complète que les évangélistes Marc, Luc et Jean n'ont attaché aucune impor-

tance à l'expression « premier », qu'ils ont trouvée dans le texte de Matthieu leur prédécesseur, et qu'ils ont considéré comme nécessaire de rectifier le récit de Matthieu, quoiqu'il eût été dressé du vivant de St. Pierre et revu par ce dernier avant la rédaction du deuxième Evangile (Marc). Par conséquent, il est absolument impossible de fonder une théorie de la primauté de St. Pierre sur le mot « premier », échappé à la plume de St. Matthieu dans le v. 2 de son chapitre X. On ne le pourrait pas sans tomber dans une contradiction flagrante avec l'affirmation catégorique de St. Jean, qui dit que les premiers appelés furent André et Jean, et que Simon fut amené au Seigneur par André. » — Voir aussi pp. 35-36.

P. 42 : « Il est donc parfaitement évident : 1° Que St. Pierre n'a pas été le premier qui ait confessé la divinité de Jésus ; — 2° que la révélation de ce principe avait été faite par Dieu lui-même et entendue par les disciples avant même l'appel de St. Pierre à l'apostolat ; — 3° que les douze apôtres avaient unanimement proclamé Jésus comme étant vraiment fils de Dieu antérieurement à la circonstance citée par St. Matthieu ; — 4° que la véritable interprétation de la réponse faite par St. Pierre au v. 16 du ch. XIV de St. Matthieu a été donnée par l'évangéliste St. Jean, ch. VI, v. 68-70, quand, en citant le fait corespondant, il l'énonce autrement (« Jésus donc dit *aux douze*... Mais Simon Pierre répondit : *Pour nous,* nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le fils de Dieu ») ; — 5° qu'en somme, c'est aux douze que Jésus adressa sa question, et que ce sont les douze qui répondirent à Jésus par l'organe de Pierre sur ce qu'ils savaient eux-mêmes, et non à la suite d'une révélation de Pierre. » — Voir aussi pp. 56-57.

P. 69 : « Nous voyons un texte purement parabolique et si peu clair que, depuis 19 siècles, on ne parvient pas à s'entendre sur son interprétation. Nous voyons un texte qui n'est mentionné que dans un des quatre Evangiles (le premier dans l'ordre chronologique) et qui est, on peut le dire, rejeté par les trois autres Evangiles, qui ont eu connaissance de ce qu'ils éliminaient. Nous voyons surtout St. Marc, écrivant sous la direction de St. Pierre, éliminer avec soin les versets les plus importants pour la doctrine romaine, ceux-là même qui concernaient les privilèges supposés avoir été accordés à St. Pierre.

Nous voyons donc St. Pierre lui-même, par l'organe de son élève Marc, réfuter tout ce que l'on a essayé de déduire du chapitre XVI de St. Matthieu. Nous voyons par là la preuve la plus concluante, la plus manifeste que le Seigneur n'avait ni institué un principat pour St. Pierre, ni exprimé de volonté sur la constitution future de l'Eglise, ni créé ou même esquissé pour l'apôtre Pierre un rôle quelque peu différent des autres apôtres, ses égaux sous tous les rapports. Nous voyons, en somme, une légende qui s'est formée dans l'Eglise occidentale, dans l'intérêt du siège de Rome, sur l'affirmation absolument erronée que St. Pierre a été le premier qui a professé la divinité de Jésus et qu'il a fait cette profession en vertu d'une révélation faite à lui personnellement. Or nous avons vu plus haut, page 38, que la révélation de la divinité du Seigneur et la profession de cette divinité avaient été faites avant St. Pierre par des signes venus directement du Très Haut devant tout un peuple et antérieurement à la circonstance citée par St. Matthieu, par les douze apôtres réunis. Les versets 13-19 du chapitre XVI de St. Matthieu se sont trouvés par conséquent dénués du caractère si important que leur prête la légende romaine. Il est donc impossible de chercher dans ces versets la source de l'institution du principat de St. Pierre et de tout ce qui résulterait de cette institution. »

P. Saintyves : **Le discernement du miracle, ou le miracle et les quatre critiques.** Paris, E. Nourry, in-8°, 357 p., 1909, fr. 6.

Ces quatre critiques sont la critique historique, la scientifique, la philosophique et la théologique. En sorte que le fait miraculeux, dit l'auteur (p. 7), pour recevoir une complète appréciation, devra être soumis successivement à l'historien, au savant, au philosophe et au théologien. Au premier, l'on demandera de nous attester la vérité du fait et de nous en donner une description complète. Le second nous dira s'il peut être reproduit à volonté, ou si la science permet d'en fournir une explication, et sinon il nous indiquera tout au moins ses analogues plus ou moins lointains. Au troisième, qui spécule aussi bien sur les choses invisibles que sur les choses visibles, sur les

causes premières que sur les causes secondes, on pourra demander si un fait attesté par l'histoire, inexpliqué par la science, requiert l'intervention de la cause première ou de quelques causes invisibles. Au quatrième, qui prétend être juge des causes spirituelles et posséder le discernement des esprits, on laissera le soin définitif de reconnaître la griffe du diable ou le doigt de Dieu.

Plusieurs parties de ce volume ayant déjà paru séparément, et les lecteurs de la *Revue* en ayant été informés, nous ne reviendrons pas sur cette sérieuse et savante étude, qui est un répertoire complet de la question. Nul ne saurait la négliger. On remarquera en particulier ce que l'auteur dit des miracles qui ont appuyé la doctrine de Jansénius (p. 337 et suiv.). Si des miracles sont prouvés, ce sont ceux-là; et cependant les jésuites et la Cour de Rome les repoussent parce que ce sont des miracles favorables au jansénisme! C'est dire que le miracle en soi n'a aucune force démonstrative, donc aucune force divine, sauf quand il est favorable à Rome. C'est donc se moquer du public. Que Rome et les jésuites fassent leur *mea culpa:* ce n'est pas seulement sur la question du miracle, mais sur une quantité d'autres, qu'ils ont conduit les meilleurs esprits à la négation et à l'incrédulité. E. M.

F. C. S. Schiller: **Etudes sur l'humanisme**; traduit de l'anglais par S. Iankelevitch. Paris, Alcan, in-8°, 623 p., 1909, 10 francs.

Longues considérations sur l'humanisme, l'idéalisme, le pragmatisme, l'absolutisme. Efforts méritoires pour préciser les diverses significations attachées par certaines personnes à certains mots. Par exemple, le mot *foi*. La foi consiste, pour certains, à « croire en une chose dont on sait qu'elle n'est pas vraie » (p. 455); selon d'autres, à « accepter comme des expressions de la vérité des croyances valables et désirables, avant que leur vérité soit prouvée, mais avec l'espoir que cette attitude contribuera à leur vérification » (p. 456). Dans ce dernier cas, l'épreuve pragmatique est rigoureuse; c'est la foi qui se justifie par ses œuvres. Alors la foi est ce que tout homme peut imaginer, à la condition qu'il en fasse la preuve et qu'il justifie

notre confiance; elle est donc une affaire personnelle qui résulte de choix individuels dans lesquels les hommes mettent tout leur cœur et risquent toute leur vie (p. 460). La foi commence ainsi par des postulats, qui tendent à se transformer lentement en axiomes de la raison.

Inutile d'ajouter que telle n'est pas la vraie notion de la foi chrétienne. Ce sont les contrefaçons de la foi qui compromettent la vraie foi. On ne saurait trop les combattre. L'auteur dit avec raison (p. 470):

« Toutes les religions profiteront dans une grande mesure et recevront un surcroît de vigueur en se débarrassant de leurs excroissances et superfétations non-fonctionnelles. C'est là ce qui constitue ce qu'on peut appeler le côté théologique de la religion, et ce côté cause presque toujours plus de mal que de bien. Lors même, en effet, que les systèmes théologiques ne seraient pas de simples produits d'un pédantisme professionnel et que leur rationalité ne serait pas illusoire, ils absorbent trop d'énergie qui pourrait être consacrée à des fonctions plus réellement religieuses. » L'auteur attaque ensuite les « spéculations intellectualistes des philosophes grecs » comme ayant nui au vrai christianisme; il cite en particulier la « confession athanasienne », sans doute le symbole dit d'Athanase.

Que de fois n'avons-nous pas cherché, dans cette Revue, à distinguer la vraie foi, le vrai dogme, d'avec la spéculation humaine des écoles théologiques, laquelle est presque toujours défectueuse et seulement temporaire. Et certains théologiens cherchent à l'éterniser et à la diviniser en en faisant un dogme. Tel est le mal. E. M.

J. Tixeront: **Histoire des dogmes: II. de St. Athanase à St. Augustin** (318-430). Paris, Gabalda, in-12, 3 fr. 50, 1909.

Volume très instructif, surtout pour celui qui connaît déjà les questions, et qui est capable soit de comprendre la portée des aveux de l'auteur, soit d'en réfuter les erreurs. Je citerai des exemples:

D'abord, il s'agit autant et plus de l'histoire des *systèmes théologiques* que de l'histoire des *dogmes* mêmes. L'auteur appelle « dogmes » toutes les doctrines théologiques qui, d'abord discutées, rejetées même par des écoles théologiques autorisées,

finissent pourtant par être « définies et achevées » par l'autorité que l'auteur appelle tantôt le « magistère » de l'Eglise, tantôt « l'Eglise » tout court. Telle n'était pas la notion du dogme dans l'ancienne Eglise, notamment dans la période étudiée. Les définitions en question n'étaient que des formules dites dogmatiques, et encore devaient-elles être faites par les conciles œcuméniques et ratifiées par le consentement unanime de l'Eglise. Les vrais dogmes, strictement dits, étaient les enseignements du Christ, et les explications des théologiens n'étaient que des explications humaines, dites ecclésiastiques, plus ou moins obligatoires pour la bonne administration de l'Eglise, mais réformables et plus d'une fois réformées. L'auteur décrit ainsi le travail des théologiens :

« Certains esprits se portèrent, chez les Grecs surtout, avec une curiosité avide à l'*examen* de leurs croyances religieuses, et, continuant l'œuvre commencée par les alexandrins, s'efforcèrent de *découvrir* de plus en plus, dans la langue et les concepts abstraits *de la philosophie*, *des concepts et des formules* capables de *traduire* les données de leur foi. Or il était impossible que, dans ce travail, *il ne se produisît pas des méprises*, qu'il ne s'y énonçât pas des *contre-vérités*, et d'autant plus dangereuses qu'elles étaient le fait d'hommes *plus instruits ou plus influents* » (p. 2). Que ces méprises et ces contre-vérités aient été condamnées, il n'en reste pas moins que les formules et les concepts non condamnés étaient « de la philosophie ». L'auteur reconnaît que « les dogmes trinitaire et christologique sont sortis (de ces études) *presque entièrement définis et achevés.* » M. T. admet donc que le dogme est une matière transformable, qui se forme peu à peu et s'achève avec le cours des temps. C'est confondre le dogme avec la théologie. Nous avons maintes fois réfuté cette confusion en exposant les doctrines enseignées par les principaux Pères; mais M. Tixeront qui cite comme sources ou comme références une quantité de publications de valeurs très diverses, ne fait jamais à la *Revue internationale de Théologie* l'honneur de la citer. L'ignore-t-il, ou veut-il se dispenser de la réfuter? Quoi qu'il en soit, ses méprises n'en sont pas moins des méprises, et nous passons outre pour ne pas fatiguer nos lecteurs.

Selon lui (p. 3), « au IVe siècle, *on commence* à émonder la première poussée des recherches doctrinales des trois siècles

précédents », poussée qu'il appelle « végétation folle ». C'est bientôt dit. Comment a-t-on attendu si longtemps pour *commencer* un travail si nécessaire? M. T. ne le dit pas. Il avoue que « le dogme se resserre en se formulant »; or le dogme, vérité divine, doit-il être resserré? Ce « resserrement » du dogme par les formules n'en est-il pas la condamnation? A qui fera-t-on croire que les enseignements de l'époque précédente étaient des « incertitudes et des bégaiements », et que ce sont les évêques du IVe siècle qui ont mis fin à ces bégaiements? « Problèmes nouveaux », dit l'auteur; et ce sont les définitions de ces « problèmes nouveaux » par les évêques en question qui constituent les dogmes à ses yeux! Comment faire passer ces dogmes, ces formules, pour la foi constante de l'Eglise universelle?

Ne peut-on pas en appeler contre l'auteur à l'auteur même, lorsqu'il revendique pour lui, et sans doute aussi pour tout le monde, la liberté de n'être pas toujours de l'avis des évêques et des Pères? « Il ne viendra à l'idée de personne, dit-il (p. IV), que le respect des Pères exige que, dans un livre d'histoire surtout, on dissimule ou on pallie les imperfections spéculatives *ou même les défaillances de tel et tel d'entre eux* sur des points particuliers de doctrine. *Ici, le soin de la vérité doit passer avant tout le reste.* » Et, de fait, l'auteur trace le portrait suivant des principaux Pères grecs:

« *St. Basile,* homme avant tout de gouvernement et d'action, esprit d'ailleurs plus fort et plus positif, a moins subi ou moins trahi l'influence (des littérateurs et des philosophes grecs). Elle paraît davantage dans *St. Grégoire de Nazianze,* caractère un peu faible et inconstant, penseur peu original, mais le théologien orateur par excellence, d'une clarté merveilleuse... Quant à *St. Grégoire de Nysse,* c'est proprement un philosophe et un origéniste... Il a retenu assez des erreurs d'Origène pour qu'il soit impossible, en deux ou trois points, de pallier *ses écarts*... En lui, le bel équilibre de son frère Basile est rompu; l'éloquence devient rhétorique; *la philosophie prend le pas sur la révélation,* et le raisonnement à outrance obscurcit de temps à autre plus qu'il ne les sert, les données de la foi » (p. 7-8).

L'auteur voit dans les homélies de *St. Jean Chrysostome* les tendances de Diodore de Tarse et de Théodore de Mopsueste, tendance à séparer en J.-C. l'élément humain de l'élément divin *(sic).* « Homéliste plus que théologien, et moins théoricien que

moraliste, il n'occupe dans l'histoire des dogmes qu'une place secondaire» (p. 9). *St. Cyrille de Jérusalem* n'est qu'«un nicéen timide que l'ὁμοούσιος effraie et qui l'évite formellement dans ses catéchèses» (p. 10). *St. Epiphane* est orthodoxe «au sens le plus étroit... Son zèle souvent l'a emporté trop loin et l'a entraîné à des fautes dont il n'a pas eu conscience» *(sic)*.

Selon M. T., les auteurs ecclésiasiques du IVe siècle ne sont pas absolument d'accord entre eux sur le *canon* de l'A. et du N. T. (p. 11). Cependant «tous nos auteurs s'accordent à voir dans l'Ecriture la première source où il faut puiser la foi. A prendre à la lettre certaines de leurs déclarations, il semblerait même que, à leur gré, *c'est assez des Livres saints* pour nous enseigner ce que nous devons croire. Les Ecritures saintes et inspirées, dit St. Athanase, suffisent à la définition de la vérité. N'attends pas un autre maître, déclare St. Chrysostome, tu possèdes les paroles de Dieu, nul ne t'instruira comme elles. Et St. Basile expose qu'en effet l'Ecriture doit être juge quand il s'agit de trancher entre des coutumes ou des traditions dissemblables» (p. 14). Certes, nous voilà loin du magistère papal d'aujourd'hui. L'ὁμοούσιος est tenu pour une formule. Les Pères du IVe siècle *ne confondent pas encore* la tradition orale avec le magistère ordinaire de l'Eglise (p. 15); aveu d'autant plus important qu'aujourd'hui l'Eglise romaine est réduite au fameux magistère, qui est lui-même réduit au pape, dont les évêques ne sont que de serviles délégués. Le primus inter *pares* n'est plus qu'un leurre. Autre aveu: «Rien n'établit que l'avis du pape Sylvestre ait été pris pour la tenue du concile de Nicée, et quant au concile de Constantinople de 381, le pape n'y fut même pas convoqué. Le nombre et surtout la valeur personnelle des évêques présents décidaient de l'autorité du concile» (p. 17). M. Tixeront n'est pas tendre envers les évêques, lorsqu'en dehors des évêques qu'il appelle «nicéens» et des évêques ariens, il ne voit qu'«une *masse* d'évêques *indolents et conservateurs de mauvais aloi*, ou bien esprits timides et plus érudits que penseurs qui trouvent mieux de rester dans la confusion et qui ne veulent ni du consubtantiel ni de l'arianisme» (p. 20). Et c'est le résultat de ces discussions confuses que Rome présente comme le dogme! Et encore: «C'est un fait que les mots entrés dans les formules théologiques, *οὐσία*, *ὑπόστασις*, *φύσις*, etc., sont des mots d'origine

philosophique»; on voit ainsi combien la dogmatique romaine qui est remplie de ces mots est chose purement scolastique; et dire qu'aujourd'hui encore les théologiens discutent sur le sens de ces mots! M. Tixeront est par trop modéré lorsqu'il dit (p. 18): «De philosophie proprement dite, de métaphysique et de dialectique soutenue, on n'en trouve que dans le traité de St. Basile contre Eunomius, et dans St. Grégoire de Nysse *qui en abuse un peu partout.*» St. Grégoire de Nazianze, au contraire, «allait jusqu'à dire que l'introduction de la philosophie dans l'Eglise était comparable à une plaie d'Egypte». La théologie romaine actuelle, qu'on ose nous présenter comme une Histoire des *dogmes*, n'est qu'une logomachie scolastique. Donc revenons aux dogmes stricts, qui sont les seuls enseignements du Christ, et renouvelons la théologie, qui, comme toutes les sciences, doit suivre les progrès de la philosophie et des autres sciences. E. MICHAUD.

Petites Notices.

* B. WISNER BACON: *The Beginnings of Gospel Story.* A historico-critical inquiry into the sources and structure of the Gospel according to Mark, with expository notes upon the text, for english readers. New Haven (Connecticut), London H. Froude, 1909, 10 net. — Ouvrage recommandé, très sérieusement travaillé. D'abord une longue introduction, où la question de Marc est savamment étudiée. Puis, une première partie, pour expliquer le ministère en Galilée, ensuite, une seconde, pour expliquer le ministère en Judée. L'auteur indique son point de vue lorsqu'il dit (p. 38): «From the analysis of our oldest Gospel and comparison with all other known sources we come back to a conception of the historic Jesus which both accords with the simplicity of the known conditions of his environment, and also leaves room for the historic development which ensued. The outline coincides with that ancient synopsis reported in Peter's speech to the centurion of Cæsarea.»

* Martin BUBER: *Ekstatische Konfessionen.* Jena 1909. — Nachdem die in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts

ausschlaggebende philosophische Spekulation ihre Herrschaft hatte an die Naturwissenschaften abtreten müssen, macht sich seit geraumer Zeit, bei aller Anerkennung der gewaltigen Errungenschaften, die Naturwissenschaft und Technik aufzuweisen haben, wieder das Bedürfnis geltend, das empirisch Gegebene geistig zu durchdringen, philosophische Fragen zum Gegenstand des Nachdenkens zu machen, zu einer einheitlichen, alle Geisteskräfte befriedigenden Weltanschauung zu gelangen. Dabei richtet sich die Aufmerksamkeit nicht bloss auf das Normale, sondern nicht zum wenigsten auf das Anormale und mehr oder weniger Pathologische. Dahin gehört die in der Überschrift genannte, einen stattlichen Band bildende Sammlung. Nach einer Einleitung über Ekstase und Bekenntnis folgen eine grosse Anzahl von ekstatischen Aussprüchen, unter denen wir neben orientalischen besonders solche christlichen Ursprunges finden, unter welchen wieder die Klosterekstase besondere Berücksichtigung gefunden hat. Das Buch ist geeignet, soweit möglich einen Einblick in diese dunkeln Seiten des Seelenlebens zu bieten, und wird Psychologen wie Theologen und Historiker in gleicher Weise interessieren. D.

* Rev. S. R. Driver: *Modern Research as illustrating the Bible.* Oxford, H. Froude, University Press, 1909, in-8°, 95 P., 3 net. — L'auteur résume les principales recherches du siècle passé; il étudie Canaan, inscriptions et excavations; etc. Les illustrations sont nombreuses et très belles. Recommandé au point de vue géographique, archéologique et artistique.

* L. R. Farnell: *Inaugural Lecture of the Wilde Lecturer in natural and comparative Religion.* Oxford, Blackwell, br., 1909, 1 s. — Ce grave sujet n'est plus nouveau, mais il a besoin d'être traité avec des lumières nouvelles. L'auteur s'est tenu, dans ce simple discours d'ouverture de cours, à des généralités. Il prévoit que plus tard « nos théories seront considérablement modifiées ». « I claim, dit-il (p. 30), that the subject possesses a masterfull interest both in its own right and for the light it sheds on ancient philosophy, ancient art, and ancien institutions. And it ought in the future to attract more and more the devotion of some of our postgraduate students. Much remains to be done even for the Hellenic and Roman religions, still more for those of Egypt and Assyria. »

* D. Erich FŒRSTER: *Das Evangelinm in der Grossstadt.* Göttingen 1909. Vandenhoeck & Ruprecht. 85 S. Mk. 1. 20, geb. Mk. 1. 80. — Das Bändchen (VII. Reihe, 1. Heft der Modernen Predigt-Bibliothek) enthält 12 zu Frankfurt a. M. gehaltene Predigten « über sittliche Fragen und Aufgaben der Menschen von heute » (die ersten 8 im Anschluss an Röm. 12, 1—21). Der Hauptvorzug dieser Predigten scheint uns darin zu bestehen, dass sie trotz ihres wissenschaftlichen Hintergrundes ohne gekünstelte Einleitungen und Dispositionen und ohne das übliche Anklammern an die Bibelverse, die sie behandeln, schlicht und einfach, aber desto eindringlicher die Wahrheit aus dem Evangelium herausholen. Aus dem Nachwort erfahren wir, dass der Verfasser als Grossstadtpfarrer mit einer vielfältig gemischten Zuhörerschaft seine Predigten als an einen ganz bestimmten Kreis gerichtet denkt, bei dem er Verständnis zu finden hofft, ohne deren Wirkung für andere Zuhörer auszuschliessen. G. M.

* Pfarrer Fr. JASKOWSKI: *Die Kirchengeschichte des Eusebius von Cäsarea und der Primat.* Bern, Stämpfli, 1909, in-8°, 47 S. — Cette étude, qui a paru d'abord dans la « Revue internationale », est suffisamment connue des lecteurs pour que nous n'ayons pas à en faire l'éloge. Elle se recommande d'elle-même.

* Dr J. KVAČALA: *Thomas Campanella, ein Reformer der ausgehenden Renaissance.* Berlin, Trowitzsch, in-8°, Mk. 5. 20, 1909. — Cette savante étude du Prof. Kvacala (Dorpat) fait partie des « Neue Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche » qu'éditent MM. Bonwetsch, de Göttingen, et Seeberg, de Berlin. Elle se recommande par sa méthode et son érudition.

* H. LIETZMANN: *Kleine Texte.* Bonn, Marcus und Weber, 1909: — III. Die Konstantinopolitanische Messliturgie vor dem IX. Jahrhundert (Baumstark), 0. 40 M. — IV. M. Luthers von Ordnung Gottesdiensts Taufbüchlein Formula Missæ et communionis 1523 (Lietzmann), 0. 60 M. — V. M. Luthers Deutsche Messe 1526 (Lietzmann), 0. 40 M.

* Pfarrer H. LINCK: *Zur Übersetzung und Erläuterung der Kanones IV, VI und VII des Konzils von Nicæa.* Giessen, Kindt,

in-8°, 1908, 67 S. — Cette dissertation pour l'obtention de la licence a été approuvée par la Faculté de théologie de Giessen, sur la proposition du prof. Krüger. Ceci nous dispense d'en faire l'éloge.

* Jean MARTEILHE: Ses *Mémoires,* avec illustrations. Paris, L. Michaud, 1909, 1 fr. 50. — Marteilhe a ramé sur les galères de Dunkerque et de Marseille. Il a été libéré en 1713. Michelet a dit de ce livre qu'il est de premier ordre pour la charmante naïveté du récit, l'angélique douceur: un livre écrit comme entre terre et ciel.

* *Neue kirchliche Zeitschrift* (Zahn-Erlangen und Kahl-München), herausgegeben von W. Engelhardt (München). Erlangen und Leipzig, Deichert, 1909. — XX. Jahrg. 1. Heft: Die Not und Arbeit der Kirche und kirchlichen Theologie im Geistesringen der Gegenwart (Hunzinger). — Zur gegenwärtigen kirchlichen Lage (Petri). — Biologische Psychologie und ihr Einfluss auf Seelsorge und Theologie (La Roche). — Drei Propheten aus der Zeit des Dreissigjährigen Krieges (Lubenow). Le point de vue de la Revue est le point de vue luthérien avec caractère œcuménique.

* F. PILLON: *L'Année philosophique 1908, 19e année.* Paris, Alcan, in-8°, 283 p., 5 fr. — Volume extrêmement suggestif, soit qu'il s'agisse des rapports de la religion et de la science, soit qu'on examine les principaux ouvrages de philosophie publiés en France en 1908. Les idées de Renouvier, d'A. Sabatier, de Boutroux, de W. James, de Ritschl, etc., sont déjà assez importantes pour exciter l'intérêt par elles-mêmes; M. Pillon accroît cet intérêt par les siennes propres, qu'il y ajoute comme critique. Nombre de volumes parus en 1908 sont curieux et doivent être lus. Rendons un dernier hommage à Victor Egger, mort l'an dernier, en exprimant toutefois le regret que ses idées psychologiques et morales aient été trop souvent exprimées en un langage à peu près incompréhensible.

* D. Erwin PREUSCHEN: *Vollständiges griechisch-deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des Neuen Testamentes und der übrigen urchristlichen Literatur.* Giessen 1909. A. Töpelmann. — Dieses von uns in der Revue (1908, Nr. 64, S. 824) besprochene und wiederholt empfohlene bedeutende Unter-

nehmen ist nunmehr bis zur 4. Lieferung (*κυριακός*, Spalte 640) fortgeschritten.

Ouvrages nouveaux.

Aucassin & Nicolette. Texte critique accompagné de paradigmes et d'un lexique par H. Suchier, 7e édition; trad. franç. par Albert Counson. Paderborn, Schoeningh; Paris, Gamber, in-8°, 140 p., 1909, Mk. 2. 60.

A. Causse: Der Ursprung der jüdischen Lehre von der Auferstehung, eine religionsgeschichtliche Untersuchung. Cahors, Coueslant, in-8°, 61 S., 1908, 1 fr. 50. — *A étudier.*

J. T. F. Farquhar: The Holy Eucharist and the English Office. Reprinted from the Scottish Chronicle, Nov. 27, 1908. Br. 16 p.

Prof. Dr. J. Friedrich: Die christliche Lehre von der Entstehung der Welt und das sogenannte Sechstagewerk des A. T. (Vortrag). München, Verlag des Reichsverbandes altkatholischer Jungmannschaften. 1909. 15 S. *(Recommandée.)*

Marc Héridier, ancien président du Conseil d'Etat de Genève: Genève de 1846 à 1870, Mémoires. Genève, imprimerie de la Tribune de Genève, in-8°, 147 p., 1908. — *Très intéressant. Nombreux documents officiels.*

L. Heinrichs: Wer ist Jesus? Buchhandlung der deutschen Zelt-Mission, Geisweid i. Westf. Brosch. 20 S.

F. Kochler: Frei und gewiss im Glauben! Beiträge. Berlin, A. Glane, 1909, in-8°, 202 S., Mk. 2.80.

Dr. J. Lepsius: Das Reich Christi, 11. Jahrg., Nr. 11 und 12. Potsdam, Tempel-Verlag, 1908.

Luthers Tod. Bericht aus dem Jahre 1546. Leipzig, Jansa.

H. Messikommer: Die Auferstehungssekte und ihr Goldschatz. Zürich, Orell Füssli, in-8°, 58 S., 1908, Mk. 1. 60. *Très belles illustrations.*

A. Pfeifffr: Die neuen alttestamentlichen Perikopen der Eisenacher Konferenz; 6 und 7. Lief. Leipzig, Deichert, 1909.

Pfarrer Paul PFLÜGER: Meine Stellung zum Freidenkertum. Vortrag. Zürich, Buchhandlung des schweizerischen Grütlivereins, 1909, br. in-8°, 16 S., 30 Cent.

K. von ROHRSCHEIDT: Preussisches Pfarrarchiv. Zeitschrift für Rechtsprechung und Verwaltung auf dem Gebiete der evangelischen Landeskirchen. Berlin, Fr. Vahlen, 1909, Mk. 6.—.

E. ROLFFS, P. GASTROW, K. GRETHEN: Drei Vorträge: Luther und die lutherische Orthodoxie; Pietismus und Rationalismus; Die neue Orthodoxie und moderne Strömungen. Hildesheim, H. Helmke, 60 Pf., 1909.

Spectator novus: Der Vatikan und die Organisation der Presse. Süddeutsche Monatshefte, Sonderabdruck, München, 17 S.

Theologischer Jahresbericht. 27. Bd. 1907 (Krüger & Koehler): V. Abt. Systematische Theologie (Christlieb und Hoffmann); VI. Abt. Praktische Theologie (Hachmeister, Cohrs, Glane, Meydenbauer, Keller); VII. Abt. Kirchliche Kunst (Stuhlfauth). Leipzig, Heinsius, 1908, Mk. 9. 25, 8. 45 und 4. 65.

Dr. A. WECKESSER: Die monistische Weltanschauung und das Religionsproblem. Leipzig, Heinsius, br. in-8°, 36 S., 1908.

Christliches Kunstblatt für Kirche, Schule und Haus, herausgegeben von David Koch. München, G. Callwey. Erscheint monatlich in einem Heft zu 32 S. und enhält viele Textillustr., 1—2 Kunstbeil. Mk. 2.— für das Vierteljahr. Schöne Bilder nach Gemälden von Ed. von Gebhardt, von Fritz von Uhde, u. s. w.

N. B. *Les ouvrages reçus trop tard pour pouvoir être étudiés sérieusement, le seront dans la prochaine livraison.*